

vie **DES** arts

17DE

DOSSIER

LE CORPS EN MOUVEMENT

REPORTAGES

ART ET TECHNOLOGIES
ENJEUX DU BIO ART

MICHEL GOULET, LES OBJETS DÉTOURNÉS

LOUISE ROBERT, LES MOTS DE LA PEINTURE

MAURICE SAVOIE, UNE FANTAISIE DE FEU

RUBENS, IMAGES GRAVÉES



de décoder l'étendue des significations et des associations qu'elles renferment.

Le grès demeure le matériau privilégié de l'artiste pour dépeindre, avec sensibilité et poésie, sa vision personnelle de l'existence et pour exprimer ses préoccupations sur le sens de la création et l'évolution du monde. L'œuvre d'Eva Lapka rend hommage à la puissance de la matière, à sa richesse et à son pouvoir d'évocation. Aux limites du figuratif, elle révèle une profonde réflexion sur la vie et la mort.

Hedwidge Asselin

DÉRISION ET RELIGIONS

LDC – LE DERNIER CRI: DC 10 / VOMIR DES YEUX

SYLVAIN BOUTHILLETTE: BLASTRONAUTE

Centre d'art et de diffusion Clark
5455, avenue de Gaspé, local 114
Montréal
Tél.: (514) 288.4972
www.clarkplaza.org
Du 14 octobre
au 20 novembre 2004

Centre d'art et de diffusion Clark présente deux expositions qui mettent en cause la société contemporaine avec ses tabous et font entrer en ligne de compte la religion. Toute-



Le Dernier Cri: DC 10 / Vomir des yeux
Vue de l'exposition
Photo: Paul Litherland

fois, si pour *Le Dernier Cri* - un collectif d'artistes fondé en France par Pakito Bolino et Caroline Sury - la religion engendre des tabous, il en va tout autrement pour Sylvain Bouthillette qui s'appuie sur celle-ci pour les repousser. La différence est moins fondamentale qu'on ne pour-

rait le croire au premier abord car il ne s'agit pas de la même religion.

L'exposition *DC 10 / Vomir des yeux* célèbre les dix ans d'existence du *Dernier Cri*. Ce collectif, très connu dans le monde de la bande dessinée underground, publie une revue ponctuelle éponyme, des monographies qui privilégient la sérigraphie et produit des films d'animation. L'exposition qui occupe la grande salle du centre Clark montre toutes les facettes de la créativité du groupe. Le soir du vernissage, *Les religions sauvages*, la dernière production cinématographique du *Dernier Cri* était projetée sur un écran géant. L'œuvre est visible pendant toute la durée de l'exposition sur un grand moniteur tandis qu'un autre plus petit diffuse les images d'un film d'animation réalisé antérieurement, *L'hôpital brut*. L'exposition est montée comme une installation et le fait même que les œuvres investissent une galerie manifeste clairement le désir des artistes du collectif de voir la bande dessinée reconnue comme un art à part entière et non pas comme un para-art. Or, de nombreux critiques donnent encore à la BD une place dans le domaine des arts visuels analogue à celle qu'a la para-littérature dans le domaine des

lettres. Les fanzines suspendus par des chaînes peuvent être feuilletés par les spectateurs. Des sérigraphies de différents formats tapissent les murs et deux d'entre elles sont même encadrées de façon muséale. Une vitrine dans laquelle abondent les dessins originaux occupe toute la longueur d'un mur. La trentaine de dessinateurs qui font partie du groupe viennent de tous les pays.



Blastronaute
Photo: Paul Litherland

Marco Corona représente l'Italie, Schneibner l'Allemagne, Hagelberg la Finlande, Takashi Nemoto le Japon. Quant à Valium, il est Montréalais. Il n'est donc pas surprenant que l'éclectisme règne sur le plan formel. Alors que Poincelet représente un étonnant saint auréolé, qui porte un diable tatoué sur la poitrine, dans une technique proche d'une eau-forte classique, Kapreless recourt à un type de figuration qui rappelle Combas dans *Les amis du docteur Shipman*. À remarquer: le mot ami est employé par antiphrase puisque le dit Shipman est entouré de bourreaux qui le torturent parmi des croix gammées. L'humour noir est l'arme de choix du *Dernier Cri* pour lutter contre tous les abus et contre tous les tabous. L'hypersexualité des héros, qui est un point commun des bandes dessinées underground par opposition au caractère asexué des héros de bandes dessinées destinées aux enfants, est évidemment omniprésente dans la galerie. En revanche, les multiples attaques contre les religions issues du christianisme sont plus surprenantes. Certes, Donato qui représente Santa Rita en compagnie de « piccoli diavoli » est Italien et ce pays est un fief du catholicisme, mais Hagelberg, qui dessine de bien peu catholiques *Ex-voto*, vit à Helsinki. Il semble donc que ces artistes veuillent ainsi nous inciter à la vigilance contre la montée des intégrismes à une époque où les théologies se préparent à prendre la place des idéologies récemment disparues.

Le titre même de l'exposition de Sylvain Bouthillette, *Blastronaute*, qui a lieu dans la petite salle, montre bien l'humour de cet artiste multidisciplinaire. Ce néologisme joint le

verbe anglais « to blast » (dont le sens familier est: « envoyer au diable ») au nom astronaute. Voilà qui, à première vue, peut étonner de la part d'un artiste qui se dit adepte des principes issus du bouddhisme et qui emploie le terme spiritualité pour commenter son travail. La surprise du spectateur se poursuit lorsqu'il entre dans la petite salle où l'accueillent sur tous les murs des photographies en couleurs d'hommes et de femmes qui semblent se livrer à des concours de grimaces, comme le font les enfants. Un grand haut-parleur qui pend du plafond envoie au ras du sol des paroles indistinctes tandis que deux autres plus petits, placés sur un mur, émettent en tournant un murmure confus. Le bouddhisme, mis en scène dans l'installation de Sylvain Bouthillette, ne se présente pas comme une religion institutionnalisée, mais comme une façon de vivre qui refuse les pressions de la vie quotidienne. L'artiste utilise l'humour pour se délivrer des urgences - fausses - qui règnent dans le monde contemporain. Sylvain Bouthillette est aussi musicien et, si le spectateur se fait auditeur, il perçoit la répétition du prénom Sylvain que le haut-parleur fredonne comme un mantra. Le *blastronaute* qui voyage dans un espace spirituel est capable d'envoyer au diable tous les rituels d'hyperconsommation, qui sont de règle dans les sociétés développées, en pratiquant la dérision.

Françoise Belu

ÉCHANGES ET TRANSFORMATIONS

DOMINIQUE MOREL

BILAN DE RECHERCHE 1987-2004

Galerie Art Mûr
5826, rue Saint-Hubert
Montréal
Tél.: (514) 933-0711
www.artmur.com
Du 26 août au 25 septembre 2004.

Dominique Morel construit une œuvre qui échappe volontairement à toute volonté de définition autour d'une ou de plusieurs idées fortes. Il s'agit d'un travail riche dont les centres multiples trouvent de nouvelles perspectives. C'est une œuvre ouverte et active.

Morel est animée d'une énergie vitale qu'elle choisit de transmettre

à travers l'art. Elle croit particulièrement en cette capacité de l'art à infiltrer tous les champs du quotidien, et à créer des réseaux de communication. Faites de fourrure, de cuir, de ficelle enduite de cire, de métal et de bois, les œuvres tirent leur mobilité de mécanismes de bois. Des roues dentées et des poulies relient les différents éléments qui ressemblent à des fruits

taphores, l'essence de ce qui est au-delà de la réalité objective. Aussi, son travail s'assimile à une tentative pour atteindre, au-delà de soi, les autres et l'univers. On y perçoit un champ d'interaction entre l'intérieur et l'extérieur.

L'une des crises majeures de la pensée aujourd'hui proviendrait de la séparation en éléments singuliers et donc disjoints de ce qui constitue



Métaphore végétale No 1
2001
bois, fourrure, fibre de pin

ouverts. On perçoit bien dans sa récente série, *La branche est dans l'arbre*, la confrontation entre l'organique et le façonné qui ressort de ses pièces.

Née à Oran en Algérie en 1950, mais installée à Montréal depuis 1976, Morel reconnaît puiser dans ses antécédents qui colorent sa matière de façon charnelle et qui expliquent son intérêt pour les différences entre les cultures nomades et les cultures industrielles.

Dans un des textes de présentation de ses sculptures, l'artiste mentionne discrètement son exploration du monde végétal, support de sa réflexion sur la forme de l'âme. Pourtant, c'est un aspect non négligeable de son travail qui aborde ce qui est sérieux avec la légèreté d'une mélodie et soutient ce qui est pesant et violent avec poésie. L'artiste semble aimer les transformations de toutes sortes, non seulement parce qu'elles touchent directement certains aspects de la réalité, mais aussi parce qu'elles permettent de révéler, indirectement ou par mé-

la connaissance et que l'on remarque particulièrement dans le monde scientifique. La nature est considérée comme un système ordonné et mécanique dénué d'âme. La structure de la société résulterait d'une projection plus poussée de cette attitude. Or, Dominique Morel, dans son travail, restitue aux éléments dissociés la réalité de leurs interactions: mouvements, déplacements, échanges et transformations. Par extension, elle justifie une prise de conscience d'un processus dynamique de mutation et d'évolution.

Les œuvres de Dominique Morel sont dotées d'une sensualité qui tient à la générosité de la matière dont elles sont faites et à la liberté de la présentation qu'en donne l'artiste. Voilà pourquoi elles constituent une invitation à la rencontre et au dialogue entre l'esprit et l'âme et entre les spectateurs.

Hedwige Asselin

EXPLORATEUR DU RÉEL

SAMUEL CLOUTIER

PRISE D'INCONSCIENCE

Maison de la Culture du Plateau
Mont-Royal

465, avenue du Mont-Royal Est

Montréal

Tél.: (514) 872-2266

Du 28 octobre au 28 novembre 2004

Diplômé en cinéma à l'Université Concordia et dramaturge, Samuel Cloutier présente sa première exposition solo à titre de photographe. À travers seize propositions, le spectateur est sollicité à vivre une expérience esthétique où monde abstrait et monde concret se côtoient, mais aussi s'opposent pour révéler les multiples représentations et variations que la lumière construit, invente et édifie à partir de la réalité même.

Le sujet de Samuel Cloutier est principalement l'espace physique qu'il soit urbain (Montréal, San Francisco) ou rural (Saint-Thomas-Didyme au Lac Saint-Jean). Formant une trilogie, ces trois lieux deviennent un vaste laboratoire d'expérimentations visuelles où le réel se métamorphose, se déjoue ou se dématérialise selon la vision et

sens, la quête plastique du photographe rejoint un point de vue largement exprimé par la critique photographique à savoir que la reproduction pure et simple du réel ne peut être qu'une visée limite, voire utopique de l'esprit et que le champ des apparences doit déborder toute définition que notre entendement peut en donner. Il en va ainsi des deux portraits figurant à la manifestation. Sur le plan technique, le caractère indéfini des sujets est obtenu à la fois par l'utilisation d'un temps d'exposition prolongé et d'un mouvement délibéré de la caméra. Il en résulte des formes accusant une nouvelle géométrie de l'espace aux atmosphères énigmatiques se situant à la frontière du connu et de l'inconnu. Les jeux du hasard dans la prise photographique engendrent de nouvelles entités perceptives façonnées par la seule manipulation mécanique de l'appareil 35 mm. Les effets de dédoublement, de lumière et de texture sont le résultat d'accidents « contrôlés » excluant tout truquage numérique. Les univers révélés oscillent entre l'étrangeté et la séduction. Le visible se pare d'une nouvelle matérialité, d'une nouvelle sensibilité et la manière d'y



San Francisco
1998
Épreuve argentique

l'intention du photographe. Ce qui importe dans sa recherche, c'est de donner une nouvelle matérialité à la forme visible et de trouver, comme il l'affirme lui-même, l'impossible dans le regard. Qu'est-ce à dire? Pour l'artiste, la réalité est un grand domaine d'expériences et de connaissances en autant qu'on puisse aussi s'y affranchir. En ce

parvenir est largement tributaire de l'emploi du flou photographique. Jean-Claude Lemagny dans son livre *L'ombre et le temps, essais sur la photographie comme art*, consacre un article à ce sujet. Il parle du flou comme une donnée première, évidente et acceptée de la rencontre photographique. En parlant des œuvres de photographes tels Frédéric Gallier ou Hervé Rabot, il souligne que les formes bougées